

Article

« L'Église du Canada »

Olivier Maurault

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 3, n° 2, 1949, p. 227-233.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801552ar>

DOI: 10.7202/801552ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'ÉGLISE DU CANADA

1615: quatre religieux Récollets, venus en Nouvelle-France sur la permission verbale du Pape et munis par Lui, et de la même manière, des pouvoirs spirituels nécessaires.¹

1946: deux cardinaux et seize autres archevêques, trente-trois évêques, neuf vicaires apostoliques; quatorze provinces ecclésiastiques, quarante-huit diocèses canadiens, un diocèse national ukrainien, une abbaye "nullius", huit vicariats apostoliques, 6673 prêtres séculiers, 3630 religieux.

Entre les humbles débuts du commencement du XVIIe siècle et ce sommet de la moitié du XXe siècle, trois cent vingt et un ans se sont écoulés. La poignée d'Européens confinée dans Québec est devenue douze millions de Canadiens, répandus du 45e degré au cercle arctique et de Terre-Neuve à l'île de Vancouver.

Le Canada fut d'abord un pays de mission; ses affaires religieuses relevèrent naturellement de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Chose curieuse, elles continuèrent de ressortir à la même Congrégation longtemps après que l'Église canadienne eut atteint l'âge adulte et ne passèrent à la Sacrée Congrégation Consistoriale qu'en 1908.

Marquons quelques points saillants de son histoire. Le premier vicaire apostolique, Mgr de Laval, fut nommé en 1657; il devint évêque de Québec, en 1674. Le premier évêque né au Canada, Mgr Mariachau d'Esglis, occupa le siège de Québec, en 1784. Il avait été sacré en 1772. A ce moment, le diocèse de Québec couvrait tout l'ancien empire français d'Amérique, de l'embouchure du Saint-Laurent à celle du Mississipi. Le premier morcellement de cet immense diocèse se fit en 1796, quand fut créé le vicariat apostolique de Terre-Neuve. Suivirent, en 1817, le vicariat apostolique de Halifax; en 1818, le

1. Voir: Conrad-M. Morin, o.f.m., "La naissance de l'Église au Canada", *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, I (sept. 1947) : 243—56; I (déc. 1947) : 331—34.

district épiscopal de Montréal; en 1822, celui de Saint-Boniface; en 1826, le diocèse de Kingston, etc. Depuis 1819, en droit et depuis 1844, en fait, Québec était archidiocèse. Il devint siège cardinalice, en 1886, quand son titulaire, Mgr Elzéar-Alexandre Taschereau, premier canadien, entra au Sacré-Collège. A Québec s'était tenu un premier concile provincial, en 1851; à Québec également, en 1909, eut lieu le premier concile plénier du Canada. D'autre part, à Ottawa, en 1899, le Saint-Siège établit une Délégation apostolique pour le Canada et Terre-Neuve. A Ottawa également, en 1943, la hiérarchie canadienne fonda un Secrétariat permanent de l'épiscopat.

* * *

Une autre chronologie trouve ici sa place et explique le développement du catholicisme au Canada. Les Récollets étaient venus en 1615, les Jésuites vinrent en 1625, les Sulpiciens, en 1657; près de deux cents ans plus tard, en 1841, arrivèrent les Oblats et, en 1847, les Pères de Sainte-Croix et les Clercs de Saint-Viateur. Les Frères des Écoles Chrétiennes étaient déjà sur les lieux depuis 1837.

Les communautés de femmes suivirent à peu près le même rythme. Ursulines et Hospitalières de Saint-Augustin abordèrent à Québec en 1639; les Sœurs de l'Hôpital Général s'y établirent en 1693; la Congrégation de Notre-Dame naquit à Montréal, en 1657, les Hospitalières de Saint-Joseph y arrivèrent, en 1659, les Sœurs Grises se fondèrent en 1747. Cent ans plus tard apparut une pléiade de communautés de femmes, quelques-unes venues de France: le Sacré-Cœur (1842), le Bon-Pasteur (1844), Sainte-Croix (1847), les Sœurs de Lorette (1847), les Sœurs de Saint-Joseph (1851); d'autres, créées au pays: la Providence (1843), les Saints-Noms de Jésus et Marie (1843), la Miséricorde (1848), Sainte-Anne (1850), L'Assomption (1853).

Tous ces instituts d'hommes et de femmes, auxquels beaucoup d'autres se sont joints depuis une centaine d'années, se dévouent encore aux œuvres d'assistance, à l'enseignement et aux missions.

Plusieurs des premiers missionnaires jésuites de nos temps héroïques ont subi le martyre. Huit d'entre eux furent victimes de leur zèle, aux mains des Iroquois, de 1646 à 1649. C'étaient des missionnaires

français. Par un secret dessein de la Providence, les lieux sanctifiés par leur sacrifice, où s'élèvent maintenant les sanctuaires qu'on leur a dédiés, se trouvent en territoire de langue *anglaise*: à Auriesville, dans l'état de New-York et à Midland, dans le diocèse de Toronto.

Leur canonisation, en 1925, a ranimé l'espoir de voir aboutir d'autres procès en cours, ceux de Mgr de Laval, de Mère Marie-de-l'Incarnation, de Mère Catherine de Saint-Augustin, de Mère Marguerite Bourgeoys, de Mère d'Youville et celui de Kateri Tekakwita, la vierge indienne "le lis de la Mohawk". Toute l'Église du Canada prie pour le succès de ces causes de béatification. Et d'autres encore ont été introduites, en ces derniers temps.

Si l'on recherche les événements qui ont pu signaler, à l'attention de l'univers, la foi canadienne, il faut retourner à 1868, lorsque nos zouaves volèrent au secours du Pape Pie IX. Près d'un demi-siècle plus tard, en 1910, le grandiose congrès eucharistique international tourna vers Montréal les regards de la chrétienté. Le succès éclatant du récent congrès marial d'Ottawa produisit la même émotion universelle.

* * *

De 1615 jusqu'au début du XIXe siècle, c'est-à-dire pendant deux cents ans, le catholicisme canadien fut presque exclusivement de langue française. Rien d'étonnant à cela, jusqu'à la Cession de 1763; et c'est alors qu'il se teinta d'un certain gallicanisme dont nos affaires ecclésiastiques souffrirent périodiquement jusque dans la dernière moitié du XXe siècle. Le jansénisme nous aurait aussi marqués...

Après la Cession, les catholiques anglais, ou écossais ou irlandais furent plutôt lents à venir. Cependant ils étaient assez nombreux à Terre-Neuve, en 1796, pour que Rome y constituât un vicariat apostolique. Celui de Halifax n'apparut qu'en 1817, et les diocèses de Kingston et de Charlottetown, qu'en 1826 et 1829 respectivement. Dès ce moment se dessinait la courbe qu'allait suivre le développement du catholicisme dans notre pays. Il y aurait un bloc solide dans l'est du Canada et des groupes, plus ou moins denses, jusqu'au Pacifique. Tôt ou tard s'établirait un certain équilibre hiérarchique qui donnerait le change sur la véritable situation de fond.

Lorsque la Confédération canadienne fut fondée en 1867, l'Est du pays comptait quinze diocèses, (plus deux à Terre-Neuve) l'Ouest, quatre seulement. C'étaient, pour l'Est, Halifax, Arichat transféré plus tard à Antigonish, St-Jean du Nouveau-Brunswick, Chatham (plus tard Bathurst), Charlottetown, Rimouski, Québec, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Montréal, Ottawa, Kingston, Toronto, Hamilton, London. Dans l'Ouest, il n'y avait que Saint-Boniface, Victoria et les deux vicariats apostoliques de Vancouver et de Grouard.

Nos provinces actuelles de l'Ouest n'existaient pas encore comme telles. Elles attendaient encore l'immigration, qui fut d'abord lente, puis s'accéléra après l'avènement du chemin de fer Canadien du Pacifique (C.P.R.). Les nouveaux colons étaient surtout des étrangers, de religion protestante. Ils s'établirent un peu partout, de l'Ontario à la Colombie Britannique, encerclant les groupes canadiens-français venus du Québec, les métis et les missions indiennes.

Quand vint le moment de créer de nouveaux diocèses dans ces immenses territoires, comme tous les missionnaires étaient des Français de France ou des Canadiens français, les nouveaux évêques furent tous de langue française. Edmonton, en 1871 (alors Saint-Albert), eut Mgr Grandin; Prince-Albert, en 1891, eut Mgr Pascal; le Mackenzie, en 1901, vicariat apostolique, Mgr Breynat; Prince-Rupert, préfecture apostolique en 1908, Mgr Bunoz; Regina, en 1910, Mgr Mathieu; Keewatin, vicariat apostolique, en 1910, Mgr Charlebois; Hearst, préfecture apostolique en 1925, Mgr Hallé; la Baie d'Hudson, préfecture apostolique en 1925, Mgr Turquetil; Gravelbourg, en 1930, Mgr Villeneuve; Saskatoon, en 1934, Mgr Prud'homme.¹ Les deux diocèses de Calgary, érigé en 1912, avec Mgr McNally comme titulaire, et de Winnipeg, en 1915, avec Mgr Synnott, sont les seules exceptions dans cette période. Nelson et Kamloops vinrent plus tard, le premier en 1936, le second en 1946, avec des titulaires de langue anglaise, tandis que les vicariats apostoliques de la Baie James (1938), de Whitehorse au Yukon (1944) et du Labrador (1945) restaient l'apanage des missionnaires canadiens-français.

Pendant la même période, c'est-à-dire de la Confédération à nos

1. On sait que dans la suite Edmonton, Prince-Rupert, Regina, Saskatoon eurent des évêques titulaires de langue anglaise.

jours,² l'Est du pays continuait de progresser, d'organiser sa vie religieuse, de fonder de nouveaux diocèses.³ Mais si, dans l'Est on crée des districts ecclésiastiques parce que la population catholique s'accroît et force les cadres, dans l'Ouest, on les fonde parce que les groupes catholiques sont trop dispersés et trop éloignés des anciens évêchés. Il arrive alors que la hiérarchie de l'Est représente l'énorme majorité des catholiques canadiens (4,229,130 contre 757,421) et celle de l'Ouest, de moitié importante par le nombre (42 vicaires apostoliques, évêques ou archevêques dans l'Est, 21, dans l'Ouest), ne représente qu'une minorité du cinquième à peu près. Du même coup apparaît cet autre phénomène que le gros de la population catholique de tout le pays est de langue française: 3,404,421 (68%) vis-à-vis de 766,815 (15%), tandis que la hiérarchie de langue anglaise, sans être égale en nombre à la hiérarchie de langue française, la suit d'assez près. (De part et d'autre, 8 archevêques en activité ou retirés; 26 évêques de langue française, 16 évêques de langue anglaise; 8 vicaires apostoliques de langue française, 1 de langue anglaise. Terre-Neuve ajouterait à cette liste 2 archevêques et 2 évêques de langue anglaise; les Ukrainiens, 2 évêques; l'abbaye de Muenster, 1 abbé). Cette situation résulte de la manière dont le Canada s'est développé; car la création de nouveaux diocèses s'impose aussi bien dans le cas de territoires ecclésiastiques trop étendus que dans celui de populations trop denses. Il s'agit d'atteindre les âmes le plus efficacement possible et de rayonner dans les rangs de ceux qui ne partagent pas notre foi.

Si nous cherchions un exemple typique de cette curieuse situation Montréal nous sauterait aux yeux. La comparaison des statistiques ecclésiastiques lui confère une importance hors pair. Le diocèse de Montréal, avec sa population catholique de 930,658, l'emporte par 347,000 sur le diocèse qui vient en second rang, celui de Québec. Sa seule population catholique de langue française, 828,297, dépasse de plus de 60,000 la population totale des catholiques de langue anglaise

2. Nous ne tenons pas compte ici de Terre-Neuve.

3. Voici l'ordre dans lequel apparaissent, après la Confédération, les nouveaux diocèses de l'Est: Sherbrooke: 1874, Chicoutimi: 1878, Pembroke: 1882, Peterborough: 1882, Golfe St-Laurent, préfecture: 1882, Nicolet: 1885, Alexandria: 1890, Valleyfield: 1892, Joliette: 1904, Sault Ste-Marie: 1905, Timmins (Haileybury): 1908, Mont-Laurier: 1913, Gaspé: 1922, St-Jean-de-Québec: 1933, Moncton: 1936, Amos: 1938, Labrador, vicariat apostolique: 1945, Edmunston: 1945.

dans tout le Canada (766,815). Moins riche que Québec en prêtres séculiers (Québec: 1049, Montréal: 903), il reprend son avantage avec les prêtres religieux (Québec: 314, Montréal: 867), ce qui lui donne un total de 1,770 contre 1,363, c'est-à-dire plus de prêtres séculiers et réguliers (exactement 300) qu'il n'y en a dans tout l'ouest du pays, du Manitoba au Pacifique.

Montréal compte moins d'églises paroissiales que Québec (197 contre 277); il a autant de collèges classiques (14 de part et d'autre), mais il prend une éclatante revanche avec ses écoles, académies et couvents (726 contre 332), ses hôpitaux, asiles et orphelinats (72 contre 47). Il s'enorgueillit de ses 43 scolasticats et noviciats, de ses 23 juniorats et postulats, de ses 9 instituts pédagogiques et écoles normales, de ses 37 communautés d'hommes et de ses 51 communautés de femmes (Québec, 25 d'hommes, 35 de femmes), de son Université, fille de Laval de Québec, sœur d'Ottawa, d'Antigonish, de Memramcook, de St.Dunstan's et de Bathurst.

Des 17 séminaires de théologie au Canada, celui de Montréal est le deuxième par ordre de fondation. Plus que centenaire, il a été longtemps et reste encore, dans une moindre mesure, un séminaire international et pan-canadien où se sont formés des milliers de prêtres venus des provinces anglaises du Canada et des États-Unis. Les maisons-mères des communautés de Montréal exercent une influence du même genre qui, loin de diminuer, s'intensifie de jour en jour, grâce aux filiales établies à l'étranger. Ville-Marie, fondation *mystique* de 1642, a peut-être oublié sa vocation en devenant métropole; elle prend sa revanche, en plein XXe siècle et rayonne sur le monde.

Avec elle le Canada a grandi, le Canada catholique, le Canada apostolique surtout. Le Souverain Pontife qui est, sans aucun doute, l'homme le mieux informé de la terre, l'a reconnu et en a marqué sa joie en accordant à nos cinq millions de catholiques romains deux cardinaux, celui de Québec et celui de Toronto. Cet auguste témoignage de satisfaction et de confiance est le gage d'un avenir plus magnifique encore. Le catholicisme canadien doit donc rester bilingue et, fort de cette richesse, marcher plus que jamais à la conquête des âmes et à l'établissement de la paix du Christ.

* * *

Pour dresser cette sorte de bilan — si j'ose dire — de l'Église catholique au Canada, nous avons arrêté nos calculs à la fin de 1946. Malheureusement, en janvier 1947, S. E. le Cardinal Villeneuve s'éteignit prématurément. Québec n'a pas encore de cardinal au début de l'année 1949. Mais le Saint-Siège a créé, dans l'Ouest, au cours de 1948, le nouveau diocèse de Saint-Paul, de langue française, et lui a donné, comme premier titulaire, Mgr Baudoux.

Et voici que l'Île de Terre-Neuve vient d'entrer dans la Confédération canadienne. Il faudra donc dans l'avenir ne pas oublier de faire figurer dans le tableau la nouvelle province.

Mgr Olivier MAURALT.
*Président de la Société Historique
de Montréal.*

Louis Jolliet — Vie et Voyages par Jean Delanglez, s.j. (3e vol. de la série : "Études de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française"), paraîtra au début de novembre prochain. Beau volume de 300 pages, avec graphiques et cartes. On peut commander tout de suite son exemplaire à 261, Bloomfield, Outremont 8, Province de Québec, Canada. Prix : \$2.50.

L'occasion serait belle pour ceux qui ne possèdent pas le 1er et le 2e volume de nos "Études" de commander en même temps : *Iroquoisie* de Léopold Desrosiers (1 vol. \$2.25) et *François Bigot, Administrateur français* de Guy Frégault (2 vol. \$4.50).